

Communication  
de Monsieur Jacques Delivré

-o-o-o-o-o-

Séance du 18 février 2005

-o-o-o-o-o-

Rabelais, Médecin

La Médecine occupe une place importante dans la vie et dans l'œuvre de Rabelais.

Mais son œuvre en ce domaine n'a pas toujours été approfondie. En ce domaine, en effet, ou on le blâme, ou on le loue, ou on l'ignore.

La difficulté vient de ce que Rabelais, ne nous a pas laissé de Traité de Médecine. Il se contente d'éditer et de commenter ceux d'Hippocrate, de Galien, et de Manardi.

Les notions médicales interviennent au hasard de l'œuvre, du thème de chaque livre et aussi des controverses médicales ou non médicales, soulevées autour de lui. Sur toutes, Rabelais a son mot à dire, car la Médecine, pour lui, est à la fois, un écran commode, et une vision d'ensemble pour comprendre l'Homme, la Société, et l'Univers.

Mais il le dit en riant, et expose parfois avec le plus apparent sérieux, les absurdités qu'il dénonce, sans que ces absurdités soient d'ailleurs pour lui forcément les mêmes que pour nous.

On ne sait guère les mobiles qui ont conduit Rabelais à embrasser la carrière médicale, pas plus que ceux qui le menèrent à une date, d'ailleurs incertaine, à entrer en religion au Couvent des Cordeliers de Fontenay le Comte.

Mais bien des signes indiquent avant même que la curiosité intellectuelle qui le poussera vers la Science, une première rencontre dû avoir lieu, très tôt, entre la sensibilité de l'adolescent et la misère humaine.

L'Abbaye bénédictine de Seuilly où il apprend à lire, et fait ses premières études, comporte comme beaucoup d'autres Abbayes, un établissement hospitalier.

Ce ne sont point certes, des hôpitaux au sens actuel du mot, mais plutôt des asiles, des établissements charitables où le grand cortège de pèlerins et de mendiants, des aventuriers et des voyageurs jetés sur la route et dénués de ressources, a la certitude de trouver un lit et en cas de maladie, quelques soins rudimentaires.

Médecine et religion, du reste, ont partie liée. C'était le temps encore où le Médecin, tenu de conserver le célibat, appartenait souvent au Clergé.

Des 1518, au plus tard, Rabelais se trouve à Fontenay. Pense t-il déjà à la Médecine ?

De toute évidence, il ne songe pas encore en 1521, à une médecine laïque, indépendante, et qui exige des grades que seules délivrent les universités comme Paris et Montpellier.

L'impatience qui le possède est de sonder les mystères de l'âme et non ceux du corps.

Mais il y a toute vraisemblance pour que dès ses premières années moineage, il soit attiré par les mystères du corps.

Il lit beaucoup Platon et Théophraste. Il est pris d'une ferveur studieuse, laquelle progressivement l'amène à décider d'entreprendre des études médicales. En 1523, il songe à quitter les Cordeliers pour prendre librement ses grades.

Il est vrai que les divers ordres religieux qui n'avaient jusqu'alors manifesté aucune inquiétude particulière devant ce qu'on appelait la Médecine arabe, marquaient une soudaine résistance devant les progrès de l'Humanisme.

Ceux qui, sans souci des traditions et s'appuyant directement sur les textes grecques, bouleversent les dogmes et la thérapeutique sont volontiers accusés de luthéraniser.

Pourtant, Tiraqueau dans le « De Nobilitate » rappelle qu'il n'y a aucune incompatibilité entre l'état religieux et les études médicales.

Mais cette ferveur de Rabelais pour les études médicales demeure encore toute théorique.

Quand à la fin de 1523, Rabelais entre dans l'ordre plus libéral des Bénédictins et devient le secrétaire en même temps que le protégé de Geoffroy D'Estissac, ses lectures continuent à être orientées vers les sciences de la nature ; mais il ne s'inscrit pas immédiatement dans une Faculté de Médecine.

La Faculté de Médecine de Poitiers est cependant toute proche, et Rabelais, pourrait y nouer de solides amitiés.

Jacques Goupil y étudie encore. Il est un parent de Tiraqueau. Il va prendre après 1530, une part éminente dans la diffusion des médecins grecs.

Mais c'est une vie médicale tournée vers le passé, toute saturée d'occultisme : voilà le tableau qui se grave dès lors dans la mémoire de Rabelais.

Si Panurge donne au « Tiers Livre », à ses connaissances magiques, des lettres de noblesse, c'est à Poitiers même que l'auteur de Pantagruel rencontre d'abord et dans les cercles presque officiels de la Science en place vers 1525, quelques uns des traits dont il s'amuse à la peindre dans cet ouvrage.

Sur un tel fond de foi aveugle et de crédulité naïve, ce développent aisément toutes les impostures.

Or, c'est précisément dans le cadre de la Touraine et du Poitou que se déroule l'action de Gargantua et celle du « Tiers Livre ».

A toute cette « peautraille de bélistrandiers » d'imposteurs sédentaires ou nomades qui hantent la campagne poitevine que Rabelais à tout loisir d'observer à la porte des Abbayes et des Aumoneries, les malades dont exploite la crédulité.

Il a pu voir à Panzoult, aux portes de Chinon, dans un lieu qui abonde - je cite - « en sorcières plus que ne feist oncque Thessalie », la vieille qui mêle à la connaissance des herbes qui guérissent, des talents de Pythonis (femme douée de dons de prophète).

Mais plus souvent, l'emprunt est moins direct. Il est dans la parodie des procédés du langage qui permettent de reconnaître, tantôt sous les traits de Panurge, tantôt sous ceux de Maître Alcotribas, les divers types en qui s'incarnent le charlatanisme médical et les différents visages de l'homme – à guérir – du siècle : le bateleur, l'alchimiste, l'apothicaire et le médecin.

Mais de ces guérisseurs de carrefour, ou des prétendus alchimiste qui sillonnent le Poitou, mêlant la confection des drogues à la fausse monnaie, trouvant souvent chez les moines cordeliers une oreille favorable, la Médecine régulière se distingue bien mal et l'apothicaire tout comme le médecin, se livrent de concert à des scènes dignes du bateleur.

La profession d'apothicaire n'est pas encore organisée, puisque ce n'est qu'en 1536 qu'un arrêt du Parlement de Paris, à l'instigation du Cardinal Du Bellay donne droit aux docteurs régents en Médecine d'assister aux examens des chirurgiens et apothicaires.

Dans son art de bonimenteur, de quels traits use le plus souvent l'apothicaire ?

D'abord comme le fera Rabelais, du prestige de la langue savante, mais il trouve surtout le meilleur auxiliaire de ces fourberies dans le climat qui entoure son art.

Rabelais n'ignore rien de ces supercheries et le « Quart Livre » les range au nombre – je cite - des adultérateurs de marchandises dont le diable soupe très bien avec les « billonneurs » et les marchands usuriers.

Mais l'allusion se développe plus largement, moins amère qu'ironique, quand elle vise au delà de leurs pratiques, le climat de confiance aveugle qui entoure leurs livres, s'attache à leurs drogues.

Ce ton bonimenteur, Rabelais l'utilise dans les prologues des deux premiers livres, ne présente-il pas volontiers ses ouvrages comme une drogue, une médecine de l'âme et du corps ?

Voilà une lecture destinée aux malades :

Parfois, le réconfort qu'en retirera le lecteur est spirituel et philosophique (comme dans le Prologue de Gargantua). Parfois, il s'agit d'un réconfort moral analogue à celui qui déride – je cite – « les haults et puissants seigneurs quinaud à la chasse ». Parfois même procure un

soulagement physique aux maux que la Médecine échoue à guérir encore par des moyens rationnels comme le mal de dents ou les maux qu'éprouvent (les pauvres goutteux et vérolés).

Ce style allégorique peut rappeler le style figuré de certaines formes de l'éloquence sacrée comme celle des carêmes populaires.

Le 17 Septembre 1530, un étrange étudiant vient inscrire son nom au registre de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Selon la coutume, il s'y recommande d'un parrain Jean Schyron, Docteur et Régent dans cette Université dont l'influence doit être assez grande, puisque son élève sera autorisé à franchir brillamment 6 semaines plus tard, les 16 épreuves qui confèrent le diplôme de bachelier en Médecine, pour lequel 2 années d'études sont requises.

Quel est donc cet étudiant exceptionnel, jugé digne non seulement de soigner ses semblables, mais aussi d'enseigner, car son grade comporte l'obligation de faire un cours aux étudiants, à la manière de nos chefs de clinique.

Tour à tour Franciscain, Bénédictin défroqué, cet éternel vagabond poursuit de province en province, le rêve d'épuiser les connaissances de son siècle en toute discipline.

Sa culture grecque est d'une exceptionnelle étendue. Il parle couramment le latin, l'Espagnol, l'Italien, l'Allemand, et il a des notions d'Hébreu. C'est un passionné de botanique.

Son robuste bon sens, son goût de l'observation, sa passion de l'humain, et des « faits de nature » lui inspirent l'horreur des abstractions et des querelles de mots.

A la conception d'un spiritualisme décadent, il oppose son matérialisme truculent, limité à l'étude de l'Homme et de la nature tangible.

Aussi, n'est-il pas surprenant que François Rabelais, après ce long enrichissement, se tourne, sa maturité venue, vers la discipline qui a l'homme pour objet, et plus spécialement vers l'anatomie, qui pour un esprit du XVIème siècle constitue la suprême curiosité, et où réside, croit-on, les problèmes de la vie.

Rabelais, cependant, ne porte pas le fardeau de son érudition prodigieuse. Etudiant il l'est et le demeurera jusqu'à sa mort au sens où l'entendait Villon.

Déjà replet, débraillé, pas le moins du monde pédant, ni dogmatique, tolérant à l'extrême, sauf de l'ignorance et du fanatisme, se disant Chrétien, quoique défroqué, il est abusivement porté aux plaisirs de la table, et surtout aux vins.

Truculent, paillard, mais non obscène, grand amateur de plaisanteries vulgaires, bruyantes, qui le secouent d'un rire homérique, lequel demeure, injustement, aux yeux de la postérité, la dominante de cette force de la nature. Au demeurant, il est généreux, désintéressé, dépourvu d'ambitions et de lucres.

La vie que l'étudiant Rabelais va mener pendant l'année 1531 à Montpellier est conforme à la dualité de sa nature.

Alternance d'un travail intellectuel forcené et d'explosions vitales intenses, il se révèle grand enseigneur et les étudiants affluent à son cours.

Il a choisi pour sujet l'inévitable glose des Aphorismes d'Hippocrate et du Petit Art de Galien.

Mais innovation révolutionnaire, il se réfère au texte original.

L'anatomie le passionne et il s'efforce de pallier l'interdiction de dissection (il y en avait officiellement une par an à Montpellier) par des déterrements nocturnes des cadavres dont les étudiants étaient coutumiers.

Sans nul doute, il a disséqué et bien observé la forme et les rapports des viscères.

Les descriptions éparses dans son œuvre en témoignent, par exemple, celles de Quaresme Prenant, dont les organes, comparés à une foule d'objets usuels en son temps, sont apparus à un érudit tourangeau de l'avant-dernier siècle, d'une étonnante exactitude.

Ainsi s'écoulèrent pour Rabelais dix-huit mois de labeur et de ripailles.

Estimant que cela suffisait, et sous prétexte qu'il trouverait à Lyon, un imprimeur pour ses Aphorismes d'Hippocrate, cette profession d'imprimeur n'étant pas encore représentées à Montpellier, il y partit au printemps de 1532.

Au demeurant, les années lyonnaises peuvent être considérées comme celles des plus importantes de sa vie

Précédé d'une flatteuse réputation de bel esprit, il trouve aisément un éditeur pour ses commentaires d'Hippocrate et de Galien, bientôt suivis de lettres latines d'un médecin de Ferrare, Jean Manardi.

Pour subsister, il exerce la Médecine dans des quartiers populaires.

Pour Rabelais, « désopiler la rate » est une arme thérapeutique, dont il use volontiers. Mais là ne se bornent point ses capacités médicales, lesquelles sont l'objet d'une vaste réputation et lui procurent une clientèle choisie.

Dolet écrit qu'il est la gloire et l'honneur du corps médical, et le compte parmi les 6 médecins français, les plus experts de son temps.

Rabelais s'intéresse à la chirurgie pour laquelle il imagine des instruments qu'utilisera Ambroise Paré. Mais c'est surtout un fameux pédagogue que ses disciples tiennent en haute estime.

Aussi faut-il voir dans ses publications, dans l'écho suscité par quelques guérisons heureuses ou plutôt à une haute protection, le motif de l'incroyable promotion qu'il lui échoit 6 mois après son arrivée à Lyon ? On ne sait.

Toujours est-il que le jour de la Toussaint 1532, Rabelais est nommé Médecin du Grand Hôtel Dieu de Lyon aux appointements de quarante livres par an.

Chaque matin, il va parcourir la vaste salle séparée en deux par un treillage : d'un côté les hommes, de l'autre, les femmes : ils sont là, deux cents tassés à trois ou quatre par lit.

Un coin est réservé aux contagieux, un autre aux femmes en couches. L'hiver, les paillasses s'entassent à même le sol, et il devient difficile de circuler.

La puanteur est forte, et les vivants réclament bruyamment qu'on les délivre des morts.

Rabelais acquiert vite une chaude popularité dans cet univers miséreux.

Sa faconde rassure, ses prescriptions aident à mieux mourir ou à guérir si la nature le veut bien.

IL exécute avec zèle ses fonctions, tandis qu'au dehors, sa clientèle s'étend à des milieux plus aisés.

Il pourrait faire carrière à Lyon, y acquérir fortune et réputation, mais il n'en a cure.

A peine conquis, cet équilibre paraît sous le pseudonyme d'Alcofridas Nasier, le premier volume de *Pantagruel*, dont la série lui vaudra tant de tracasseries.

Certains ont dit qu'il avait écrit cette farce prodigieuse pour distraire ses malades. Son démon littéraire trouve à Lyon l'occasion de s'épanouir, le thème lui ayant été fourni par un petit livre sans nom d'auteur, sous le titre de *Grandes et inestimables chroniques* du grand et énorme géant « Gargantua » qu'il avait découvert à la foire. Le succès des aventures du géant l'incita à leur donner une suite avec celles de son fils.

Ainsi, l'obscur folliculaire qui l'inspira est-il en fait le père spirituel d'un immortel chef d'œuvre.

La publication de *Pantagruel* est son prompt retentissement jusqu'à Paris allait attirer sur l'auteur les foudres de la Sorbonne qui le taxèrent d'obscénités et d'autre part, les foudres de l'Eglise.

IL accepte donc avec soulagement l'offre de l'Evêque de Paris, Jean du Bellay, oncle de l'illustre poète Joachim, de l'accompagner à Rome, l'Evêque de Paris étant chargé de négocier avec le Pape le divorce d'Henri VIII.

Le Prélat souffrant de sciatalgies en traversant Lyon, s'était bien trouvé de ses conseils, et lui avait proposé de le suivre en qualité de médecin.

Et puis, on retrouve Rabelais à Montpellier en 1537.

Rabelais est un instable ; il se fixe une fois de plus à Lyon.

Son rayonnement devait être assez extraordinaire pour lui permettre de regrouper une clientèle empressée que de si fréquentes éclipses eussent éloignée à jamais d'un quelconque médecin. Et sa considération fut portée à son comble le jour où il eut l'audace de disséquer en public un pendu.

Et puis on trouve Rabelais à Metz. Cette ville disposait d'une foison de bains publics, cinquante pour à peine quinze mille habitants.

Ces thermes étaient d'une saleté repoussante : l'eau recueillie dans la Moselle avec toutes les immondices qu'elle charriait était chauffée dans des cuves qui servaient souvent à dix personnes d'affilée.

Une même et unique toile grise essayait les différents corps ; la plupart des maladies vénériennes dont souffrait alors la population étaient ramassées par les malheureux, là même où ils cherchaient le salut.

La grande spécialité de Rabelais fut alors le traitement de la syphilis. Il avait appris à Lyon à faire comme on disait alors « suer la vérole ».

La suée était un traitement de cheval : les rares survivants avaient durant leur cure, passé par de telles de telles affres qu'ils en perdaient la raison.

Pour éviter une aussi fâcheuse conclusion, et pour distraire les clients, Rabelais, le Médecin, redevenait Rabelais l'Ecrivain.

Psychanalyste avant le mot, il fit de la thérapie comme Monsieur Jourdain de la prose.

Aussi était paru à Lyon, en 1539, « le triomphe de la très haute et puissante dame vérole, reine du puits d'amour » illustré par l'auteur de trente-six gravures libertines.

Aussi, à Metz, Rabelais était devenu l'espoir et le refuge des miséreux, et tout naturellement, il devint inspecteur des lupanars.

Depuis les dernières croisades, le sort des filles soumises n'était pas très enviable dans notre ville lorraine : elles étaient confinées dans une seule rue, celle de l'Arsenal, d'où elles n'avaient pas le droit de sortir.

La concurrence était forte et le passage constant des mercenaires de l'Armée, couvrait la peau d'infections plus répugnantes les unes que les autres.

Trop de lecteurs de *Gargantua* ne voient dans les scènes de ribaudes qui y figurent qu'une pornographie abjecte ou au mieux une purge de l'esprit. Or, il y a aussi dans *Gargantua* un mélange naïf d'amour et de pitié.

Doux avec les humbles, Rabelais fut d'une extraordinaire sévérité avec les grands de ce monde. Il se moque durement d'un bon nombre de ses confrères.

Le médecin écrivain est obligatoirement un littérateur engagé. Il côtoie trop souvent les misères cachées, connaît trop les tristes résultats des conventions anti-physiologiques. Il doit réfuter les fausses croyances, démonter les arguments pseudo scientifiques et faire comprendre la stupidité des charlatanismes onéreux.

Rabelais nous répète pourquoi il écrivit : pour ses malades qu'il ne veut plus voir traiter de guenilles, expiant des fautes, parce que le rire est aussi nécessaire à l'homme que la nourriture, et bien souvent la meilleure thérapeutique.

Il le précise nettement : ses œuvres sont particulièrement écrites pour les goutteux.

Rabelais, médecin, écrivain, distributeur de joies thérapeutiques et de bonté, est lui même joyeux, éclatant de vie. Il est alors d'accord avec Hippocrate « si le public voyait au médecin le corps piètre et perdu, comment le croirait-il capable de soigner la santé des autres ». Il est d'accord également avec Ambroise Oaré qui, dans son introduction à la chirurgie ne manque pas de dire : « le chirurgien ayant la face piteuse rend à son malade la playe vermineuse ».

Anatomiste, Rabelais l'était. Toute son œuvre est emplie de descriptions précises, osseuses et articulaires.

Physiologiste, Rabelais l'était, décrivant en une excellente synthèse pour l'époque, la circulation du sang.

Endocrinologue, Rabelais l'était, évoquant la spasmophilie dans l'évanouissement des femmes et les déficiences hormonales des « hypocritiques braguettes ». Il est bien au courant de ces stéroïdes d'actions thérapeutiques multiples tirées de l'urine et des crottes de mouton, de Dindoneault dont les « médecins du pays » guérissent soixante dix huit espèces de maladies.

Généticien, Rabelais l'était, insistant à l'occasion de la nomenclature de ses héros « plut à Dieu qu'un chacun sache aussi certainement sa généalogie depuis l'Arche de Noé ».

Diététicien, Rabelais l'était. Il donne de sages conseils en ce qui concerne la nourriture, bien que lui-même n'hésitait pas à se goinfrer et à s'empiffrer. « Il recommande les vins naturels non trafiqués ».

Neurologue, Rabelais l'était. Il supprime les réflexes conditionnés « en purgeant canoniquement Pantagruel avec ellébore de Anticyre, et par ce médicament, lui nettoya toute l'altération perverse du cerveau. « Par ce moyen aussi, Ponocrates lui fait oublier tout ce qu'il avait appris sous ses antiques précepteurs ».

Il recommande les sports : il recommande de jouer à la balle, à la paume, cesser lorsqu'on transpire : bien s'essuyer et se frotter : « car le mouvement est préventif ».

Les médecins de Gargantua disent que si l'on tenait trop Pantagruel au berceau, il serait toute sa vie sujet à la gravelle.

En ce qui concerne les coliques néphrétiques, il faut courir à dos de mule : « car on pisse le sang et le caillou est expulsé ». Mieux vaut, écrit-il, se dégoûter les « spondyles » ; il faut s'étirer les membres pour remettre les os en place.

Endocrinologie, génétique, anatomie, médecine physique ... toutes ces connaissances variées lui étaient nécessaires, mais il était, à le lire, très intéressé par la rhumatologie.

Il nous décrit les maladies de famine qui, par l'absence d'apports alimentaires suffisants à l'os, tassent la colonne vertébrale. Ainsi le confirme Frère Jean « j'ai tant jeûné que j'en suis devenu tout bossu ».

Il n'oublie pas les malformations des polyarthrites qui, écrit-il, « retirent les doigts ». Il insiste particulièrement sur les lésions des vertèbres cervicales, notamment le torticolis, et avec un soin minutieux, Panurge répare la tête d'Epistemon « spondyle contre spondyle pour qu'il ne fût point torty colli ».

Les maladies arthrosiques professionnelles ne lui échappent point, témoins les déformations, je cite : « des recouvreurs de maisons en Anjou au genou contrepoincté ».

Il insiste sur les manifestations douloureuses barométriques des rhumatisants, je cite : « ainsi comme vous, de loin à vos jambes sciatiques, et à vous omoplates, sentez la venue des pluies, des vents, du serein et de tout changement de temps ».

Dans son œuvre, nous sommes particulièrement frappés par ces appels si fréquents aux goutteux « leurs seuls droits étaient la plainte et la souffrance ». RABELAIS leur crie « courage, riez ».

Rabelais fut-il lui-même goutteux ? puisqu'on l'accusait de bien boire et manger, s'écriant « tout pour la tripe ! ».

En ce qui concerne les régimes alimentaires, il était mal placé peut-on dire. Mais, il prétend que ce qui se boit ou se mange dans la joie est peu nocif.

Des restrictions néanmoins s'imposent à Gargantua, car « manger trop de gaudebilleaux » tripes copieuses qui lui escampèrent le fondement ».

Rabelais nous décrit d'excellente façon les affections qui peuvent léser les hanches : il reconnaît les luxations de hanches, les abcès froids, quand Panurge dit avoir soigné, je cite « une bosse chancreuse qui tant tourmentait le malade qu'il devint boiteux toute sa vie ».

C'est l'anecdote de Panurge que les Turcs avaient mis en broche, et je cite : « notez que ce rotissement me guérit entièrement d'une sciatique ».

Et la question fut posée : en plus de son rotissement et de l'action antalgique de la chaleur, Panurge ne fut-il pas soumis à une élongation continue sur sa broche, appareil de fortune, mais précurseur des tables de traction que l'on disait utiles pour la rééducation des douloureuses hernies nucléaires.

Et puis c'est l'épisode que l'on a cité des soins apportés à l'Evêque de Paris, Jean Du Bellay, souffrant de sciatiques par son protégé François Rabelais.

Et la chirurgie ?

Au temps de Rabelais, les chirurgiens n'étaient encore que des barbiers, d'une classe supérieure, il est vrai, car ils avaient suivi des cours dans une école spéciale, telle que celle fondées en 1268 par le Prévôt de Paris et placée sous l'invocation de Saint Côme et de Saint Damien.

Quant aux médecins, ils regardaient souvent toute opération comme une action dégradante : ils se contentaient donc d'examiner les cas chirurgicaux et faisaient exécuter les interventions par les barbiers.

Or à Rabelais, tout instruit qu'il fut et tout libre de préjugés, n'échappait pas cette coutume, nous avons la preuve :

Le 5 Mars 1535, Rabelais, qui avait abandonné son poste de l'Hôpital de Lyon, fut remplacé par un certain Ducastel.

Le Conseil d'Administration qui prit cette décision comprenait deux drapiers, un commerçant, un greffier, un épicier, un ferblantier, et une marchande de sel.

Plus tard, lorsqu'il voulut recouvrer sa situation médicale, il n'avait pas fallu moins d'une bulle du Pape.

Or celle ci, dont le texte est connu, le rétablit dans ses droits, sans toutefois, lui donner celui « de faire usage du feu ni du fer ».

Parlez de Rabelais Chirurgien, n'est donc point l'évoquer en opérateur, puisqu'il n'opérait pas lui même, mais c'est étudier qu'elles étaient ses connaissances chirurgicales, et l'usage qu'il en faisait.

Nous savons le succès qu'il devait remporter à Montpellier en commentant Hippocrate, et Galien. Mais nous savons aussi le prix qu'il attachait à l'étude des malades eux mêmes et

l'importance des stages cliniques qu'il fit dans les hôpitaux de Paris et dans plusieurs villes de province.

En outre, il était passionné d'anatomie.

« Par fréquentes anatomies (ce mot étant pris dans le sens de dissection) acquiers toi parfaite connaissance de l'autre monde qui est l'Homme ».

Il était d'ailleurs tellement réputé comme anatomiste qu'il obtint un jour en 1538, nous l'avons dit, un cadavre pour lui tout seul qu'il pût officiellement disséquer en public.

La dissection magistrale de Rabelais fit un tel bruit qu'on en parla dans tout le pays. Son ami Etienne Dolet composa en cette occasion un poème en vers latins qui se répandit partout.

En voici un savoureux passage dans la traduction qu'a donnée Anatole France. C'est le pendu qui parle. « Etranglé par le nœud fatal, je pendais misérablement à la potence ».

Fortune inespérée qu'à peine j'eusse osé demander au grand Jupiter ». Me voici l'objet des regards d'une vaste assemblée ; me voici disséqué par le plus savant des médecins qui va faire admirer dans la machine de mon corps, l'ordre incomparable, la sublime beauté de la structure du corps humain, chef d'œuvre du créateur. La foule regarde attentive ... Quel insigne honneur et quel excès de gloire, et dire que j'allais être le jouet des vents, la proie des corbeaux tournoyants et rapaces ! Ah ! le sort peut maintenant se déchaîner contre moi, je nage dans la gloire ».

Ce texte fameux donne la mesure de la célébrité de Rabelais en tant qu'anatomiste.

Quant à celle qu'il acquit comme chirurgien, elle fut encore plus importante si l'on en juge par les deux techniques qu'il a imaginées et publiées, d'une part pour le traitement des fractures, et d'autre part, pour la cure opératoire des hernies étranglées.

Nous mentionnons, en passant, son conseil dans le cas de fracture du nez : « mettre les doigts dans les narines et les enfoncer le plus possible de façon à réduire la fracture. »

Certes, en ce qui concerne l'invention des deux instruments dont nous avons parlé, il faut reconnaître qu'il avait pris l'idée de ses deux inventions dans Galien.

Le premier instrument et le Glosso-Comion: ce mot parfois orthographié Cloto-Comon n'est pas pris dans le sens de la langue, mais de flûte dont la langue tire des sons.

« Comon » signifie étui.

Le principe du Glosso-Comion est facile à comprendre : on voit que l'enroulement des cordes est tel que si l'on tourne l'axe principal, on obtient les effets voulus d'extension et contre extension.

Il faut remarquer que si cet appareil est bien signé de Rabelais, il n'est qu'une amélioration d'un autre modèle mis au point par un praticien de Ppergame dont le nom s'est perdu.

En tout cas l'appareil de Rabelais paraît avoir eu beaucoup de succès et avoir été utilisé pendant longtemps.

Il a été légèrement modifié par Ambroise Paré qui n'avait pas vingt ans au moment de l'apparition de Gargantua.

Quant au Syringotome, il est destiné à la cure de hernies étranglées. Ainsi que de certaines plaies de l'abdomen.

Il est composé d'un tube fendu sur toute sa longueur et dans lequel coulissait une tige terminée d'un côté par un petit crochet tranchant et de l'autre côté par un bouton permettant de la saisir et de la faire glisser le long du tube.

Cet appareil devait être introduit dans le collet de la hernie entre les viscères et l'agent d'étranglement.

La forme et le sens du crochet en permettaient l'introduction qui, d'ailleurs, ne devait pas être des plus facile surtout du fait de l'absence d'anesthésie. Ensuite, en tirant le crochet, on sectionnait la bride.

Il ne semble pas que le Syringotome ait connu le même succès que le Glosso-Comion, et pour cause, car ces opérations devaient être grevées d'une terrible mortalité.

Il est possible cependant que le Syringotome ait pu en sauver quelques-uns, même au prix d'une suppuration ou d'une éventration.

Ces deux fameux instruments démontrent avec certitude, même si leur invention a été d'inspiration livresque que Rabelais, bien que n'opérant pas lui-même, faisait de la chirurgie.

Dans quelles conditions exerçait-il ?

Tous ses biographes nous l'ont décrit faisant une visite quotidienne, suivie par son apothicaire et son barbier, comme le prescrivait le règlement, et entouré d'une foule d'élèves étudiant en Médecine.

On imagine dans ces salles hospitalières les vérolés voisinant avec ses chers goutteux, les femmes en couche avec les mastoïdites (sans que l'on puisse interférer de cette promiscuité, qu'il en ait tiré l'idée de faire naître Gargantua par l'oreille de Gargamelle !), les pulmonaires avec les dysentériques, des lépreux avec les cardiaques et, au milieu de tout cela, les fractures, les péritonites et les cancéreux.

Rabelais soignait tout ce monde avec la plus grande douceur et le plus grande humanité.

Il obtenait d'ailleurs des guérisons et de cela nous en avons de nombreuses preuves en particulier, sous forme de poèmes latins que lui adressaient ses malades reconnaissants et auxquels il prenait plaisir à répondre de la même façon.

Si Rabelais n'avait pas été médecin, son œuvre ne serait pas ce qu'elle est, car ses écrits sont pétris, imbibés de médecine.

Il en fait même étalage à propos de tout et de rien ; il abonde en digressions.

Par exemple, l'embrochement de Panurge. Je cite : « il lui passa par au dessus du nombril vers le flanc droit et lui perça le troisième lobe du foie ; le coup lui pénétra alors le diaphragme et au travers de la capsule du cœur, la broche sortit dans la région scapulaire entre les spondyles (vertèbres cervicales et l'omoplate gauche).

On a depuis longtemps remarqué que tout était exact dans ce trajet.

Ainsi Rabelais, écrivain de génie, mais aussi médecin dans l'âme, savait comme tous les géants de la Renaissance, tout ce qu'un homme de son temps pouvait savoir dans toutes les branches de la connaissance.

Rabelais, médecin, serait-il parvenu jusqu'à nous s'il n'avait écrit Pantagruel ? Pantagruel serait-il ce qu'il est si son auteur n'avait pas été médecin ?

Dans le domaine thérapeutique, l'essentiel de son arsenal était botanique. Il connaissait fort bien un nombre incalculable de plantes et les appliquait en complexe mixture à toutes sortes de maux dans la meilleure tradition empirique des médecins arabes du Moyen Age.

Quelques remèdes jouissaient d'une faveur particulière : la térébenthine pour les rhumatismes, la rhubarbe pour les intestins, le mercure en friction et en pilule pour la syphilis qui était le grand mal du siècle.

Peut être a-t-il usé du procédé barbare dont nous avons parlé, qui faisait enfermer ces malheureux des jours entiers dans des boîtes à sudation pour chasser le mal vénérien ?

La formation médicale de Rabelais a-t-elle retenti sur son œuvre ? Certainement :

Les batailles y sont fréquentes et les blessures reçues complaisamment écrites avec un grand luxe de détails. Les descriptions anatomiques abondent, ainsi que les prescriptions burlesques dont il tire des effets comiques en forgeant des latinismes moliéresques .

Certains personnages sont empruntés à son entourage médical, tels ceux de Rondibilis qui donnent de si sages conseils à Panurge sur le mariage et qui fut Rondelet, Médecin connu de Montpellier.

Tel encore Picrochole, le méchant roi de Lerne qui fut réellement médecin de l'Abbaye de Seuilly et qui eut maille à partir avec Rabelais enfant.

Rabelais a influencé la Médecine à travers son œuvre :

Il est créateur d'un type universel, le médecin « tant mieux » qui le pose victorieusement au médecin « tant pis ».

Le minois du médecin chagrin, rébarbatif, sévère, assombrit le malade. Tandis que sa face joyeuse, sereine, gracieuse, ouverte, l'égaye et l'aide à retrouver la santé. Aussi - je cite – « ses paroles doivent-elles tendre à cette fin, c'est le réjouir sans offense à Dieu et ne contristé en façon quelconque ».

Cette attitude n'est-elle pas le secret des guérisons qu'il obtint et qui lui valurent entre autres, la si grande estime des Lyonnais ?

A la pauvreté des moyens thérapeutiques dont il disposait, il suppléait par la confiance qu'il inspirait, par la bonne humeur qui réconforte.

Ce sont des procédés éternels qu'on appelle la médecine psychosomatique.

Il y a d'autre part, nous l'avons dit, le culte de la nature et son observation : les conseils donnés à Gargantua par son précepteur Ponocrates où la description de la vie à l'Abbaye de

Thélème sont une apologie de la félicité acquise par l'observance des lois de la nature et la patiente recherche de leurs secrets et son influence sur l'Homme.

Accumuler les connaissances sur l'univers tangible, sur la machine humaine, sur ses réalisations, voilà toute son ambition.

A ce point de vue, il annonce les encyclopédistes et le grand courant naturaliste du XIXème siècle.

C'est dans l'ensemble de son oeuvre immortelle, à cette ardeur, à cette fougue qui illumine toutes ses pages, à cette sorte de « panvitalisme » psychophysiologique que l'on peut reconnaître en François Rabelais « L'Homo Medicus ».

### Discussion :

Paul Robaux évoque le séjour de François Rabelais à Metz et son rôle dans le nettoyage des rues. François Rabelais semble devoir être considéré comme une des premiers grands hygiénistes.

Jacques Delivré confirme ce point de vue.

Michel Vicq intervient sur les véritables raisons qui ont poussé François Rabelais à s'orienter vers la médecine. En réalité, dit-il, c'est d'abord la nécessité de vivre au quotidien qui a conduit Rabelais à devenir médecin, joignant ici l'utilité à son goût pour la biologie et la physiologie.

Paul Vert revient sur le séjour de François Rabelais à Metz. Il semble qu'il y soit arrivé essentiellement pour traiter les malades atteints de syphilis. Or, nous savons maintenant que le tréponème meurt dès que la température atteint quarante-deux degrés. Pour les lésions cutanées, il n'est pas exclu que la technique employée ait pu avoir un effet bénéfique et ait permis d'améliorer l'état de ces lésions. Paul Vert rappelle qu'il existe une maison dite de Rabelais à Metz dans laquelle il n'a probablement jamais habité.

Michel Laxenaire indique que François Rabelais semble avoir dessiné des spermatozoïdes et se demande par quelle technique il aurait pu les apercevoir. Michel Laxenaire évoque un chapitre truculent au possible du *Tiers Livre* de François Rabelais qui se demande si l'on peut se marier et ne pas être cocu. Il explique que celui qui se marie sera cocu pour des raisons déjà avancées par Platon sur l'utérus. L'utérus serait une entité autonome ayant ses propres désirs. Il serait donc impossible à l'homme de résister au désir féminin.

Jacques Delivré répond qu'effectivement, selon certains auteurs, Rabelais aurait découvert la spermatogénèse.

Claude Perrin rappelle la célèbre citation d'Hippocrate *Tota mulier in utero* ou *La femme tout entière est dans l'utérus*.

Paul Sadoul pose la question de l'ancienneté de l'enseignement de la chirurgie.

Jacques Delivré indique qu'à l'époque de Rabelais (1494-v.1553), le savoir et la pratique ne se confondent pas. Les médecins diagnostiquent. Les prosecteurs dissèquent. Les barbiers s'occupent de « chirurgie ». C'est par la langue latine, utilisée dans leurs manuscrits et traductions du grec, que les médecins protègent leur savoir. Cependant, quelques barbiers réussissent à acquérir très tôt le titre de chirurgien, créé par un édit royal en 1311, grâce à leurs actes chirurgicaux ou à quelques mots de latin qu'ils annoncent. Ambroise Paré (1509-

1590), ancien barbier, un des plus célèbres chirurgiens de l'histoire, a pu pénétrer les œuvres des grands médecins contemporains ou antiques, grâce aux écrits et leçons de langue vernaculaire. Inspiré de l'œuvre de Guy de Chauliac, l'ouvrage de Claude Vigo (1460-1525) *Practica in arte chirurgica copiosa* connaît quarante éditions. Il est particulièrement destiné aux barbiers chirurgiens ignorant l'anatomie et fut d'une très grande importance pour Ambroise Paré qui est connu sous le titre de « père de la chirurgie moderne ». « Je prévois et Dieu guérit » aurait-il dit.

Claude Perrin rappelle l'existence d'une bulle papale qui interdisait aux religieux de verser le sang. On s'est donc adressé aux barbiers qui pratiquaient la saignée. Ces barbiers sont progressivement devenus des chirurgiens. Ce n'est que sous Louis XV, en 1723, que l'Académie royale de chirurgie a été créée et que les chirurgiens se sont progressivement affranchis de la tutelle des médecins. Claude Perrin confirme qu'Ambroise Paré n'était pas médecin, mais chirurgien.

Jacques Delivré confirme ce point de vue.

### **RESUME : RABELAIS Médecin**

La Médecine occupe une place importante dans la vie et dans l'œuvre de RABELAIS.

Mais son œuvre n'a pas toujours été approfondie : en ce domaine, ou on le blâme, ou on le loue, ou on l'ignore.

Truculent, paillard, grand amateur de plaisanteries vulgaires et bruyantes, il demeure injustement aux yeux de la postérité, la dominante de cette force de la nature.

Et pourtant, la Médecine a occupé une place importante dans la vie et dans l'œuvre de RABELAIS.

La difficulté vient de ce que RABELAIS ne nous a pas laissé de Traité de Médecine. Il se contente d'éditer et de commenter ceux d'HIPPOCRATE, de GALIEN et de MANARDI. Les notions médicales interviennent au hasard de l'œuvre, du thème de chaque livre et aussi des controverses médicales ou non médicales soulevées autour de lui.

Sur toutes, RABELAIS à son mot à dire, car la Médecine, pour lui, est à la fois un écran commode et une vision d'ensemble pour comprendre l'Homme, la Société et l'Univers.

Que ce soit à LYON, à MONTPELLIER ou à METZ, il acquiert une flatteuse réputation.

RABELAIS, médecin, écrivain, distributeur de joies thérapeutique et de bonté, était lui même joyeux, éclatant de vie.

Il fût également un précurseur en différentes spécialités médicales.

